

Marie

Gaëtan Anderson

Numéro 76, printemps 1998

Le chagrin d'amour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Anderson, G. (1998). Marie. *Moebius*, (76), 23–30.

GAËTAN ANDERSON

Marie

Une foule joyeuse descendait la rue Saint-Jean. Des amis et des parents s'interpellaient au passage, se souhaitant leurs meilleurs vœux à l'approche de Noël. Chacun affichait un large sourire et n'hésitait pas à flâner devant les vitrines des magasins qui proposaient des rêves tous plus alléchants les uns que les autres: des santons aux yeux pétillants, des trains d'une autre époque qui traversaient des ponts de glace en sifflant des mélodies, des crèches merveilleuses où reposait l'Enfant Jésus, des sapins croulant sous des décorations féeriques.

Les flocons, qui tombaient doucement, bercés par la sérénité de cette veille de Noël, semblaient s'attarder dans la blonde chevelure de Marie, jeune femme de dix-sept ans qui marchait nerveusement dans la rue. Ils l'enveloppaient, l'étreignaient. D'une main tremblante, elle les repoussait, à peine distraite par la bulle blanchâtre qui entourait son corps et que personne ne remarquait. Ses yeux bleus comme le froid étaient encadrés par deux longues mèches de cheveux qui donnaient un air rebelle à son visage. Mais quand elle les repoussait derrière ses oreilles, l'expression de son visage changeait radicalement et la beauté qui inondait alors ses traits attirait inévitablement le regard des autres.

Le temps s'était refroidi depuis le matin. Marie accéléra le pas. Bien qu'elle ne fût vêtue que d'un jean sale et troué et d'un blouson de cuir noir déboutonné, elle n'avait pas froid. Néanmoins, des tremblements incontrôlables la secouaient. La souffrance et la déchirure du passé l'accompagnaient. Il fallait qu'elle se dépêche, qu'elle se hâte afin d'étouffer ce cri qu'elle n'avait jamais été capable de sortir d'elle, et qui la poursuivait et la terrorisait quand elle avait les idées claires. Il fallait qu'elle se gèle.

Rendue au carré D'Youville, Marie aperçut deux de ses amis qui lui faisaient signe du haut de la porte Saint-Jean. Elle y grimpa et ils sniffèrent ensemble la mescaline que l'un d'entre eux avait sortie de ses poches. Une espèce de douce torpeur l'envahit rapidement. Ses tremblements s'estompèrent. Elle oublia qui elle était, d'où elle venait.

Depuis des années, l'arrivée de Noël l'angoissait, si bien que le matin même, Alexis, son père, homme de quarante ans placide et orgueilleux, fut une fois de plus dérangé par son regard effaré et ses gestes nerveux. Il avait lu par hasard, quelque temps plus tôt, les mots que Marie laissait traîner un peu partout dans la maison, dans l'espoir sans doute qu'ils lui attirent la sympathie et l'affection d'Alexis, et dans celui, moins avoué, qu'ils la guident dans sa quête d'elle-même. Il avait également lu le journal intime de Marie dans lequel elle racontait des choses si effrayantes qu'il n'y avait guère prêté attention. Il avait pensé que toutes ces drogues qu'elle consommait depuis de nombreuses années lui avaient brûlé une partie du cerveau, et que les accusations qu'elle y portait, les révélations qu'elle y faisait, relevaient beaucoup plus de son désir de se rendre intéressante à ses propres yeux que de celui de devenir responsable, autonome et, surtout, lucide.

Le vingt-quatre décembre étant aussi le jour de son anniversaire, Alexis lui expliqua maladroitement qu'il avait un cadeau à lui remettre. Il se leva, disparut quelques minutes et revint dans la cuisine avec un petit paquet recouvert de papier d'emballage aux couleurs de Noël. L'espoir hésitant qui l'animait s'éteignit cependant lorsque Marie quitta précipitamment la maison: elle n'était pas capable d'accepter que l'affection que son père lui témoignait prît la forme d'un cadeau. Elle n'était plus rien; elle ne devait plus exister. Son passé la détruisait.

Que lui avait-il fait, cet autre, huit ans plus tôt, en cette veille de Noël? Il lui avait retiré à jamais la joie d'être une enfant. Malgré la confiance qu'elle lui témoignait, il l'avait brisée, humiliée, horrifiée, dégoûtée. C'était l'histoire que son père n'avait pas voulu croire. Mais comment y croire? Comme l'autre faisait partie de la famille, on l'avait laissé seul avec Marie, pensant qu'ils pourraient

terminer ensemble la décoration du sapin et de la crèche pendant qu'on irait acheter à Marie une dernière surprise pour ses neuf ans. Il n'y aurait jamais plus de surprises. Dès qu'ils s'étaient retrouvés seuls, l'autre avait déposé au pied de l'arbre un cadeau pour Marie. Celle-ci lui avait souri et avait continué à s'activer autour de la crèche. Plusieurs fois, il lui avait expliqué qu'elle était sa petite Marie, reine de son cœur. Elle était sa préférée depuis toujours. Elle ne devait pas avoir peur de lui. Il la protégerait. Ils iraient dans les cieux visiter l'Enfant Jésus et les anges, dont pas un, cependant, n'égalerait la beauté de Marie. Ses cheveux blonds onduleraient dans les nuages, ses yeux bleus seraient le reflet du ciel. Elle deviendrait sa femme. Marie n'avait plus rien compris. Et il lui avait fait mal. Ses petits doigts avaient laissé de profondes empreintes dans le corps du petit Jésus en cire qu'elle tenait quand il s'était penché sur elle et qu'elle avait senti son souffle sur sa nuque. Des torrents de larmes s'étaient écoulés de ses yeux tout le temps que cela avait duré. Toutefois, elle n'avait proféré aucun son. Elle était déjà morte. Son âme l'avait quittée et sa tête avait rebondi à plusieurs reprises à travers les cadeaux, les santons, l'âne, le bœuf, Joseph et les Rois mages. Toute la nuit, elle avait vomi. Elle avait voulu se vider le corps, s'anéantir. Et elle avait réussi. On l'avait crue tout simplement malade, victime d'une indigestion, alors que c'était sa propre vie que sa bouche avait crachée.

Dans les mois qui suivirent, la personnalité de Marie se transforma radicalement. Autant elle était souriante et chaleureuse, autant elle devint triste et renfermée. Mais Alexis remarqua à peine ces changements. Son travail accaparant et son incompetence à communiquer lui servaient peut-être d'excuse. Comme lui-même avait fort peu échangé avec ses parents lorsqu'il était enfant, et qu'il ne s'en était pas trouvé plus mal, il s'imaginait qu'il en irait de même avec sa fille: elle changerait, elle comprendrait, elle saurait mener sa vie sans qu'on la conseille. Cependant, Marie croulait sous le poids de son sort.

Pensant que sa fille était devenue suffisamment grande pour qu'on lui confie de nouvelles responsabilités, Alexis lui remit la clé de la maison. Il pourrait ainsi

avoir la conscience tranquille les jours où son travail le retiendrait jusqu'à des heures tardives. Mais cette clé devint vite celle de la prison de sa fille. Et pour en sortir, pour brûler le passé, pour anéantir les souvenirs reliés à ce salon qui la terrorisait, à ces lieux qui la hantaient, elle commença à boire la bière qu'Alexis gardait dans le réfrigérateur du sous-sol. Dans les premières semaines, elle se contenta d'une bouteille de temps à autre; toutefois le pouvoir anesthésiant de l'alcool l'entraîna rapidement sur un chemin qu'elle ne quitterait plus jamais. Alexis, submergé de travail, fut sans doute le dernier à remarquer la mauvaise mine de sa fille. Quand la travailleuse sociale de l'école de Marie réussit à le rejoindre au bureau pour lui expliquer que son enfant avait de plus en plus de difficulté à se concentrer et qu'elle avait peut-être déjà un problème de consommation, il crut tout d'abord qu'il y avait erreur sur la personne. Marie, sa petite fille, passait de longues soirées à étudier dans sa chambre. Les cernes autour de ses yeux et sa pâleur en témoignaient! Et une enfant de neuf ans ne consomme pas! Qui était cette femme qui croyait de telles sottises? Furieux, il raccrocha. Le soir même, l'indifférence de Marie face au timide intérêt que son père sembla lui porter suffit à le convaincre qu'il avait eu raison de ne pas prêter foi aux propos qu'on lui avait tenus. Sa fille n'avait pas de problème! Il n'avait pas de problème! L'affaire était close.

La porte du Québec Paradis s'ouvrait sur un univers irréel. Des jeunes aux cheveux bleus, orange ou rouges en côtoyaient d'autres dont les visages inquiets étaient constellés d'anneaux. Des itinérants en loques vidaient les verres de bière abandonnés sur les tables et les comptoirs. D'autres récupéraient les mégots qui traînaient un peu partout sur le plancher du bar. D'autres encore gisaient dans leur vomi sur le carrelage des toilettes, un sac de plastique et un tube de colle à côté d'eux. Là, la veille de Noël ne signifiait plus rien. Le Québec Paradis était le rendez-vous des exclus. Certains s'y retrouvaient malgré eux, victimes de circonstances déplorables, alors que d'autres croyaient y être par choix, rejetant les modèles méprisés, les adultes respectables, la société bien-pensante. Chaque semaine, ils y étaient plus nombreux. Leur

désespoir, contagieux, se répandait insidieusement aussi bien dans les quartiers populaires de Saint-Roch et Saint-Sauveur que dans ceux, pourtant moins perméables à la résignation et à la détresse, de Sillery et Cap-Rouge.

Marie, assise dans un coin, revenait tranquillement à elle. Elle sentait son cerveau se remettre en marche. Ses yeux voyaient la misère qui l'entourait, ses yeux voyaient sa misère. Comment allait-elle pouvoir vivre encore vingt-quatre heures? Son père ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle-même n'y comprenait plus rien. Dans les huit dernières années, elle avait vieilli de cent ans. Mais l'éclat de ses yeux bleus n'avait pas changé. Il était semblable à celui des yeux du jeune homme qui se pencha sur elle en lui tendant un joint. Il s'assit près de Marie et, épaule contre épaule, ils fumèrent lentement, partageant une expérience qu'ils avaient l'impression de revivre pour la millième fois. Rassérénée, elle observa de plus près ce garçon qui maintenant appuyait sa tête contre elle. Il ne lui était pas étranger. Il avait les mêmes cheveux et les mêmes yeux qu'elle. À la vue du cadeau qu'il déposa sur ses genoux, elle s'affola; cependant, quand elle réalisa que cette petite boîte aux couleurs de Noël contenait de l'acide, de la mescaline et un dix onces de scotch, son regard s'illumina. Des moments inoubliables l'attendaient! La nuit du réveillon s'écoulerait sans lui faire de mal! Alors, la main dans la main, ils se levèrent et quittèrent le Québec Paradis. Un froid cinglant les mordit au visage. N'y prêtant pas attention, ils négligèrent de boutonner leur blouson et engouffrèrent quelques *tabs* d'acide qu'ils arrosèrent d'une généreuse rasade de scotch. Puis leurs pas empruntèrent le chemin des plaines d'Abraham.

Il était vingt-trois heures. De rares voitures entraient ou sortaient de la vieille ville. Toutes, elles se hâtaient vers leur destination, leurs passagers étant attendus quelque part. Mais Marie ne remarquait rien de cela. Elle sentait une douce chaleur irradier de son corps. Elle consommait toute la nuit et rien ni personne ne pourrait lui gâcher son plaisir.

Son ami souriait et ses dents magnifiques prirent des reflets de nacre qui éclairèrent son visage et les guidèrent

dans une forêt où une neige soyeuse et des arbres animés et loquaces les accueillirent. Il n'y avait plus d'hiver. Pendant que Marie se demandait si le père de Dieu était la mescaline, Alexis lui remplissait les narines de neige et le sol, dénudé, verdissait et fleurissait sous leurs yeux. Les nuages couraient au-dessus du cap et des tourbillons d'étoiles blanches allaient se perdre vers les glaces que le fleuve emportait. Leurs cris emplissaient la nuit, leurs bras démesurés étreignaient l'éternité, leurs corps étaient des cathédrales où résonnaient des sons cristallins qui les ravissaient. Ils arrivèrent en vue d'une maison ceinturée d'un gigantesque ruban rouge. Une menaçante fumée noire s'échappait de son interminable cheminée qui semblait défier le ciel. Sur le seuil de la maison, un homme les attendait. C'était l'autre. Celui d'autrefois. Celui d'un autre temps. Sa langue fourchue crachait un venin qui noircissait la pelouse et les fleurs. Ses yeux déments transperçaient le corps dilaté de Marie. Ses ongles interminables s'attachèrent à ses cheveux et l'entraînèrent à l'intérieur de la maison. Des milliers de cadeaux, de santons au visage grotesque, de centaures aux sabots menaçants, de figurines de cire lacérées virevoltaient en tous sens. Ils étaient menés dans cette ronde chaotique par l'autre qui y projeta Marie. Happée par ce désordre, elle vit sa chevelure s'allonger démesurément pendant qu'elle tournoyait comme une poupée disloquée. Bientôt, cependant, ses cheveux tracèrent des cercles chatoyants qui se mirent à briller d'un éclat vaporeux et diffus. Ils se transformèrent en une série enchevêtrée de merveilleux fils d'or qui se resserrèrent inexorablement vers le centre de la maison, emprisonnant les santons, les figurines, les cadeaux et les centaures, avant de les trancher en fines lamelles de poussière blanche qui finalement s'abîmèrent en flocons sur le cap et le fleuve. Poursuivant leur course vertigineuse et formant des cercles de plus en plus petits, Marie et ses cheveux se fondirent en une sphère dorée dont la brillance augmenta si rapidement qu'elle fut aussitôt insoutenable. Après cela, elle explosa comme une étoile et son souffle détruisit à tout jamais l'image de cet autre dont la plainte sourde s'enfonça dans les profondeurs de la terre. Pendant que la ville entière réveillon-

nait, sa lumière inonda le ciel où il ferait jour pour l'éternité.

Quand Alexis ouvrit les yeux, il se demanda ce qu'il faisait derrière les barreaux. Qui l'avait incarcéré? Et pour quels motifs? Il entendait des voix lointaines qui parlaient toutes de Noël. C'était le jour de Noël! Ces gens se souhaitaient un joyeux Noël. Il comprenait qu'ils échangeaient des poignées de mains en se racontant leurs aventures de la nuit précédente. Il se demanda quel rôle il avait pu jouer dans une de ces aventures, mais sa tête douloureuse refusait de lui obéir. Les murs blancs de sa cellule réfléchissaient la lumière blafarde de l'ampoule suspendue au plafond et cette morne clarté lui heurtait le crâne comme un coup d'assommoir sans cesse répété. Noël... Noël... Jésus était né, mais lui se sentait défaillir. Il fut pris d'interminables vomissements qui suscitèrent les rires et les quolibets des gens insouciantes qui le traitaient comme le dernier des crottés. Leur devait-il la vie, malgré tout? Il constata qu'il ne se sentait plus le nez et que quelques-uns de ses doigts semblaient paralysés. Et il se rappela alors en un éclair le froid arctique de la nuit du réveillon. Il aurait pu mourir. Et Marie? Ses doigts? Son nez? On les lui couperait! Elle était morte! Apeuré, il s'écroula sur le plancher souillé de vomissures.

Toutefois, il refusa bientôt de croire en son malheur. Il devait partir à la recherche de Marie. Mais comment faire? Comment fuir? Comment s'affranchir de ses chaînes et de ces insignifiants personnages qui, attablés devant des boîtes de gâteaux, s'empiffraient comme des cochons et riaient grasement en tripotant leurs clés et la crosse de leur revolver? Il simula donc une crise d'épilepsie. Il y mit tellement de conviction que la bave lui en vint réellement aux lèvres et qu'il fut bien près de croire que cela lui arrivait véritablement, mais quatre bras le saisirent et l'amenèrent rapidement dans une voiture qui, toutes sirènes hurlantes, grimpa la côte d'Abraham à tombeau ouvert et s'arrêta finalement devant l'urgence de l'Hôtel-Dieu. On l'y déposa sur une civière et, quand il comprit que ses deux gardiens l'avaient quitté pour aller se repaître à la cafétéria de l'hôpital, il bouscula en s'excusant l'infirmier qui le soignait, traversa en titubant la salle

d'attente, où il eut la présence d'esprit de saisir au passage l'imposant manteau de castor d'un vieux monsieur, qui sourcilla à peine quand il entendit Alexis le remercier et qu'il le vit se ruer à l'extérieur en s'emmitouflant et en enfouissant son nez dans la chaude fourrure du col.

Le froid indescriptible de ce jour de Noël le réanima définitivement. La rue Saint-Jean, déserte, s'étirait tel un corridor de glace jusqu'au carré D'Youville. Sans qu'il comprenne pourquoi, ses pas l'amènèrent du côté du Québec Paradis. Le rugissement inquiétant d'une sirène lui fit craindre le pire et il alla se réfugier dans la cour du bar. Des bouteilles de bière cassées y jonchaient le sol; des seringues tordues croupissaient près de tubes de colle vides; des condoms éventrés et surgelés, que quelques maigres chats aux oreilles déchiquetées reniflaient dédaigneusement, suggéraient des ébats insolites parmi les immondices que de nombreuses mains avaient projetées en tous sens.

Alexis s'assit dans un coin et remarqua une couverture du même bleu que celui de ses yeux, et de ceux de la belle et rebelle Marie dont il espérait toujours ressaisir l'image pour qu'elle l'emporte loin de ce monde pourri où l'hypocrisie et la couardise étaient érigées en système. Bien que son manteau de fourrure le tînt au chaud, la crainte de frissons éventuels et une inexplicable attirance l'incitèrent à empoigner la couverture. Il la souleva et il eût alors juré que ce geste libéra des anges qui s'envolèrent dans le ciel cristallin. Marie, cheveux épars et yeux bleus grands ouverts sur la nuit des temps, s'offrait à son regard. À ce moment-là, les cloches de la ville entière se réveillèrent et donnèrent à l'unisson un fabuleux concert en l'honneur de l'Enfant Jésus et de celle qui, abandonnée pour lui, dormait telle une poupée de cire.